

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

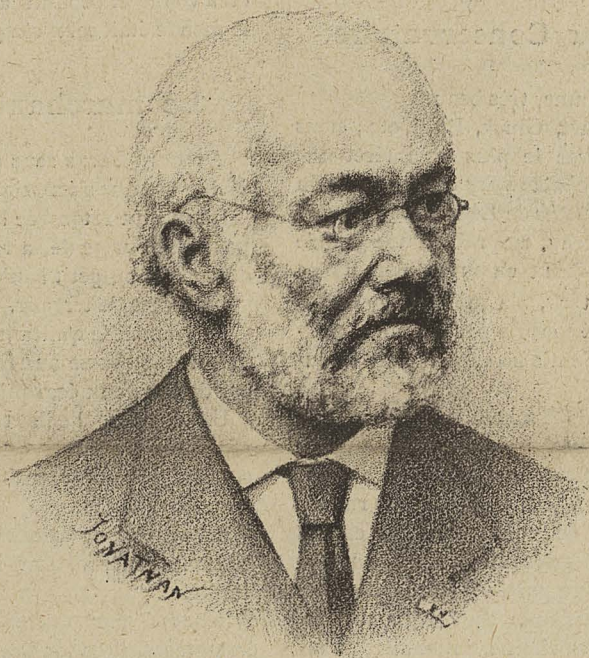
Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.
ANNONCES-RÉCLAMES
s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur,
rue du Jardin Botanique, 12, Liège.

ALL RIGHT.

Dès aujourd'hui, *Caprice-Revue* va quitter les côtes et filer d'une belle allure en une voie franchement progressiste. Nous viennent les Craintifs et les Indécis, les Jeunes, qui peignent, sculptent, dessinent, écrivent ou composent. Ainsi soutenus nous arriverons à vaincre l'indifférence que rencontre en Belgique, toute tentative d'art.



Adolphe Picard.

Nous empruntons à Alphonse Leroy les quelques lignes suivantes qui peignent mieux que tout ce que nous pourrions en dire le caractère de celui qu'il appelait avec tant de raison « mon frère Siamois ».

« Quelques chansons étincelantes » de verve et d'humour, deux ou trois » discours ou rapports, l'une ou l'autre » étude littéraire finement esquissée, » voilà tout ce qui nous reste d'un » homme exceptionnellement doué, de » force à conquérir de bonne heure un » rang élevé parmi les écrivains de » notre pays, s'il eût eu seulement un » grain d'ambition. Bon Picard, si austère et si absorbé au Palais, si pétillant » et si insouciant dans l'intimité ! »

Né à Liège le 28 décembre 1819, de parents israélites, honorables commerçants du quartier de l'Est, il fit ses études au Collège municipal.

Docteur en droit (en 1840) il entra de bonne heure dans la magistrature et mourut (en 1879) comme président de chambre, au moment où il allait être nommé premier président de la cour d'appel de Liège.

Décoré de la croix de l'Aigle rouge à la suite d'un service éminent rendu au Gouvernement Prussien, il le fut plus tard de l'Ordre de Léopold. C'était d'ailleurs un juriste consommé et un magistrat intègre.

D'un physique peu agréable, il plaisait néanmoins par ses qualités nombreuses qui lui faisaient pardonner même la négligence proverbiale de sa toilette.

D'une intelligence supérieure, Picard adorait la lecture, et sa mémoire incroyable retenait tout ce qu'il avait lu.

On ne lui connut jamais d'amour si ce n'est celui de la Poésie. Il aborda tous les genres, prit tous les tons. Railleur affiné il savait persifler quelqu'un tout juste ce qu'il fallait pour l'empêcher de se fâcher sans se rendre ridicule.

Doué d'une fine oreille musicale, il parodiait à merveille les grands morceaux d'opéra et appropriait leurs airs à ses sujets.

Il chansonnait tout, même ses confrères. Pour n'en citer qu'un exemple, voici une épigramme qu'il composa à propos d'un avocat prétentieux et d'un président qui, en dépit de toute la bonne volonté du monde, ne parvenait pas à l'écouter.

Il parle, et ses accents sont stridents et discords :
Je m'endors.
Il se tait ; aucun son ne frappe mon oreille :
Je m'éveille.

Outre ses satires (politiques et autres) nous avons de lui des poésies françaises, des chansons de circonstance, des pots-pourris, des traductions de poètes allemands, des morceaux en prose et des poésies wallonnes.

Alphonse Leroy.

Journal d'art et de littérature avant tout, *Caprice Revue* parlera peu de la carrière professorale si longue et si remplie de M. Leroy pour ne voir en lui que le poète wallon si vif, si fin, si spirituel.

Né à Liège le 28 juillet 1822, M. Alphonse Leroy fit toutes ses études.

Reçu docteur en philosophie le 12 octobre 1841, il alla passer quelque temps à Paris où il fut mis en rapport avec Charles Nodier.

Successivement professeur de rhétorique et préfet des études au collège communal de Tirlemont, il y fonda et dirigea la première école d'agriculture de la Belgique, et s'y fit l'un des promoteurs du mouvement en faveur de l'instruction publique, mouvement qui aboutit à la loi de 1850.

Ayant obtenu en 1845 le grade d'agrégé à la Faculté des lettres à Liège, il fut en 1850 chargé des cours de Métaphysique, d'Esthétique et de Pédagogie ; devint professeur extraordinaire le 6 octobre 1856 et professeur ordinaire le 14 janvier 1862, fonctions qu'il occupa encore aujourd'hui.

En dehors de ses cours, il ne resta jamais inactif.

Il fut pendant dix-sept ans secrétaire de la commission administrative de l'Institut des sourds-muets.

Il est membre de la commission provinciale de statistique ; membre de la commission de surveillance de l'académie des beaux-arts ; membre de l'académie belge, etc., etc.

Ses ouvrages sont nombreux tant sur la philosophie que sur l'histoire, l'instruction publique, l'archéologie, les beaux-arts, les questions sociales et la littérature.

Membre, depuis sa fondation, de la Société de Littérature wallonne, il occupe, comme poète, une des premières places dans notre province.

C'est un vrai wallon, son style est frais, vif de couleurs ; ses caractères observés, ses saillies humoristiques.

M. Leroy est l'homme le plus bienveillant, le plus aimable et le plus serviable que nous ayons rencontré. Aussi jouit-il de la sympathie générale, et jamais ne s'est élevé contre lui la moindre parole malsonnante.

D'une intelligence supérieure et d'une grande finesse d'esprit, il est toujours très entouré là où il va, notamment à la Société militaire dont il est depuis trente ans au moins l'habitué le plus assidu.



Il travailla celles-ci tantôt seul, tantôt en collaboration de M. Fusch ou de M. Leroy.

Alcide Pryor.

Alcide Pryor, c'est Baiwir et Crahay. Baiwir et Crahay sont Picard et Leroy.

Alcide Pryor est le personnage le plus gai, le plus spirituel que la Société de Littérature wallonne ait compté dans son sein.

Tantôt amis, tantôt adversaires politiques, tantôt pédants, tantôt riches, tantôt pauvres, (cocher ou domestique) tantôt bon bourgeois. Baiwir et Crahay sont la personnification du liégeois bon enfant avec ses manies et ses travers.

Ce sont deux vieux amis.

L'un Crahay considère l'autre, Baiwir, comme un homme supérieur, le pousse à solliciter un mandat de conseiller communal.

Baiwir échoue et Crahay qui a fait payer les frais de l'élection se voit encore malmené, chose que Baiwir ne manque jamais de faire à toute occasion.

Ils débutèrent par une boutade, à propos de la tour St-Pholien qu'on venait de reconstruire, mais si les vers laissent à désirer, les critiques justes mirent tous les rieurs de leur côté.

Ensuite vint un pot-pourri *soles fiesses di Julett* qui eut un immense succès à cause des allusions politiques.

Chaque banquet annuel de la Société de Littérature wallonne les vit dialoguer gaiement.

Je cède de nouveau la plume à Alph. Leroy pour les détails sur leur manière de composer.

« Je (Leroy) me mettais à mon pupitre » la plume en main; Picard, à demi couché dans un fauteuil à côté de moi, ébauchait un plan, fredonnait un air, lançait un mot plaisant; je faisais comme lui ma partie, et peu à peu l'idée prenait corps, les strophes se dessinaient, le dialogue finissait par devenir naturel, si bien que nous interrompions parfois involontairement nos répétitions pour éclater de rire. Nous compositions naïvement, je puis le dire, sans aucun amour-propre et sans arrière pensée.

« Je n'ai jamais pu travailler ainsi qu'avec lui: on nous qualifiait avec raison de Siamois; l'un complétait l'autre pour ainsi dire. »

Leroy à cause de son mince filet de voix était chargé du rôle de Crahay, qui chantait ses couplets sur les bonnes vieilles mélodies liégeoises ou sur *le Doudou; Marie trempe ton pain; mon ami Pierrot.*

— Picard, au contraire, excellent musicien et possédant une belle voix, affrontait les grands airs de *la Calomnie du Châlet, Domino noir, Robert, Guillaume Tell.*

En 1872, les frères Siamois se turent. Ce fut une perte pour les wallons.

In' société d'vins l'embaras, fut le dernier morceau du tant regretté Alcide Pryor.

GEORGES MARC.

Bianca.

Bianca était une pauvre, vêtue de haillons, qui dansait sous les fenêtres des maisons riches, en frappant de ses fins doigts la peau rapiécée d'un tambour de basque. Elle couchait dans les granges, sur le tréfle amoncelé dans le coin d'une étable, parfois aussi sur la terre nue, au pied d'un arbre, quand la nuit la surprenait, cueillant des mûres dans quelque bois.

Bianca était belle, d'une beauté étrange et capiteuse. Ses seins naissants bombaient légèrement son corsage et sa figure basanée s'éclairait de deux grands yeux noirs sur lesquels de fins cils recourbés mettaient leur ombre ténue; sa bouche, aux lèvres saignan-

tes et sensuelles, laissait voir, quand elle riait, deux rangées de petites dents d'une blancheur de nacre; mais ce que Bianca avait surtout de beau, c'étaient ses cheveux, d'abondants cheveux noirs à reflets bleuâtres, qu'aucun bonnet n'avait jamais encrassés, et que la fillette lavait dans l'eau des sources pendant les chaudes après-midi d'été.

Un jour qu'elle flânait le long d'une grand-route, tout absorbée par la difficile besogne de lier en bouquet, par un brin d'herbe, quelques fleurs cueillies sous les ronces du talus, elle faillit se heurter contre un feu de bois, allumé sur la berge et où risolaient cinq ou six pommes de terre.

En relevant les yeux, elle vit, de l'autre côté de la route, un jeune homme étendu auprès d'une charrette de saltimbanques. Il riait de la demi frayer qui s'était emparée de Bianca au moment où elle avait aperçu, à deux doigts de sa jupe, la flamme rouge du feu.

« Toi!... » s'écria-t-elle. D'un bond elle fut auprès du jeune homme, lui jeta fébrilement ses deux bras autour du cou, et, tandis que ses lèvres lui prodiguaient d'ardents baisers, elle murmurait, ravie: « Emilio! mon Emilio! »

Lui ne disait rien; la tête renversée, la bouche déclose, les yeux rayonnants d'une joie céleste, il contemplait la douce figure de Bianca. Mais cette extase dura peu de temps. Son visage se rembrunit, il se dégagea des bras de son amante et, la repoussant doucement, lui dit:

— Prends garde, Bianca, le maître est allé au village voisin où nous devons donner, ce soir, une représentation; il va revenir et s'il nous voyait ensemble... Il te hait depuis que tu as repoussé ses propositions.

Mais la fillette semblait n'avoir pas conscience du péril; ses mains avaient ressaisi la chère tête qui venait de se dérober, et, d'une voix tremblante et musicale, elle conviait son amant à fuir le saltimbanque détesté: « Le bois était proche, on s'y cacherait jusqu'au soir, puis quand les premières étoiles s'allumeraient dans le ciel et que le vent, plus âpre, ferait taire la foule babillarde des oiseaux, on gagnerait la route et on s'en irait loin, bien loin... La délicieuse vie qu'ils mèneraient!... Il jouerait de l'accordéon, elle ferait résonner son tambour de basque. Assis, tantôt sur le seuil d'une écurie, tantôt sur le revers d'un fossé, ils mordraient dans la même tartine. Ils coucheraient côte à côte sur la paille des granges où la lune, curieuse, vient vous contempler par une étroite lucarne. »

Emilio, délicieusement troublé par cette voix caline, la tête appuyée sur le collier de chair humaine que lui faisaient les bras nus de son amoureuse, leva sur Bianca ses doux yeux noirs où perlait une larme.

— Impossible, soupira-t-il, le maître finirait par nous découvrir et alors...

La voix de Bianca se fit plus tendre encore. Elle lui rappelait maintenant le bonheur dont ils avaient joui l'année précédente: « Au cours d'une promenade dans le bois, ils avaient découvert, sous la feuillée bruisante de deux énormes chênes, une hutte en planches abandonnée par des scieurs de long. Elle ne se souvenait plus du nombre de jours passés sous ce pittoresque abri. Mais elle se rappelait nettement le charme de cette vie à deux, leurs folles étreintes quand, le soir, au milieu d'un grand silence qu'interrompait seul le passage du vent dans les arbres, ils s'amusaient à regarder par un trou du feuillage, une étoile lointaine — jolie et luisante comme une pièce d'or. »

Ils restèrent quelques instants silencieux, puis Bianca releva lentement sa jolie tête, plongea, dans les yeux de son amant, un long regard où se lisait une prière désespérée et laissa tomber ce seul mot: « Viens! »

Emilio ne résista plus. Il retira son accordéon de la charrette et, ensemble, ils se dirigèrent vers le bois dont la masse sombre barrait tout l'horizon.

Ils marchaient vite, sans parler: la peur de rencontrer le saltimbanque assombrissait leur joie.

Ils ne recouvrèrent leur gaieté que quand ils se virent à peu près au terme de leur course. Une musique confuse et charmante, formée des trilles de milliers d'oiseaux, leur arrivait maintenant aux oreilles et les claires roulades d'un loriot leur semblaient un bienveillant appel sortant des profondeurs du bois.

La lisière atteinte, ils allaient s'enfoncer dans les taillis quand un pas d'homme résonna sur la route. Le saltimbanque était là, devant eux!... Un diabolique sourire lui tordait la

bouche et l'atroce regard de ses ronds yeux de hibou, tombant sur Bianca, la fit frissonner d'horreur. Il s'avancait, le bâton levé, un gros bâton noueux que sa large main d'hercule étreignait nerveusement...

Emilio s'était jeté entre son amant et le saltimbanque. Les deux hommes se contemplaient blêmes de rage, les poings crispés... Sur un geste d'Emilio, ils s'élançèrent dans le bois. Les branches, violemment écartées, sifflèrent derrière eux; les feuilles sèches craquèrent sous leurs pieds, et les oiseaux, effrayés, s'enfuirent en jetant de petits cris plaintifs.

Bianca s'était affaissée dans l'herbe et de longs sanglots secouaient son frêle corps sur lequel ses cheveux en désordre semblaient étendre un voile de deuil.

Quand elle se fut relevée, ses yeux s'efforcèrent de percer l'obscurité des taillis; elle écouta... n'entendit rien... rien que le chuchotement du feuillage et les notes perlées des oiseaux qui chantaient la douce chanson d'amour...

Alors, elle se remit à pleurer...

Tout à coup, un grand bruit d'herbes foulées la fit tressaillir, les branches remuèrent comme aux passages d'un chevreuil et elle vit, en levant la tête, Emilio qui sautait dans le chemin. De grandes taches de sang maculaient ses habits et le poignard qu'il tenait en main avait sa lame brisée.

La fillette s'élança au devant de son bien-aimé; longuement ils s'étreignirent en riant et en pleurant, puis, se tenant par la taille, joue contre joue, disparurent dans les halliers.

HUBERT KRAINS.

Concert du Conservatoire.

Beau le programme, très beau.

À côté de Mozart, Gluck, Lulli, etc., nous avons entendu avec le plus vif intérêt une symphonie de Tchaikowsky et un chœur du 16^e siècle *O filii et filiae* de Leising.

Ce dernier morceau, empreint d'une grande mélancolie, et où deux chœurs différents se répondent tour à tour, n'a guère été goûté ou plus tôt n'a pas été compris par le public, malgré une exécution satisfaisante, n'était la dureté des attaques.

La symphonie de Tchaikowsky possède à côté de pages pittoresques et vives de couleur, de sérieuses qualités de facture. L'auteur, ainsi que la plupart des compositeurs russes, n'a pas dédaigné de puiser dans les chants populaires de son pays; il est aisé de découvrir que la première partie et le final de cette remarquable symphonie sont bâtis sur des thèmes inspirés des chants nationaux, et on comprendra que cette façon de procéder contribue puissamment à donner à l'œuvre une saveur particulière qui n'est pas sans charme.

Le superbe *Ave Verum* de Mozart offre ceci de curieux, que l'admiration qu'il provoque ne peut se raisonner. La mélodie, l'harmonie, le rythme où la forme n'attire pas spécialement l'attention; c'est une inspiration sublimine, un chef-d'œuvre qui échappe à l'analyse, et l'on s'incline respectueusement devant cette belle page de musique religieuse. C'est admirable! Nous regrettons beaucoup pour notre part, que M. Radoux ne se soit pas rendu au désir de cette partie du public qui bissait.

Les fragments symphoniques d'*Orphée* étaient l'œuvre capitale de la soirée. Quelle profondeur de sentiment et quelle puissance d'harmonie!

N'est-il pas étonnant que la grandeur d'un tel chef-d'œuvre ne suffise pas à galvaniser ceux qui l'interprètent! Vraiment, c'était grand dommage d'entendre le solo de flûte exécuté par quelqu'un qui ne connaît pas, qui n'apprécie pas, qui ne comprend pas Glück. La conviction si nécessaire pour donner la vie à un morceau de musique manquait malheureusement.

Le mouvement de la gavotte était plus lent que celui qu'on donne ordinairement à cette danse. C'est bien et plus vrai, car on a une trop grande tendance généralement à changer en scherzo, les pavanés, les gavottes, les menuets qui sont par leur nature des danses calmes et tranquilles. L'attitude froide du public devant ce chef-d'œuvre nous a révoltée.

À Liège, rien pour le compositeur, tout pour l'exécutant. C'est le virtuose que le liégeois veut. Aujourd'hui l'un, demain l'autre. Samedi c'était d'Albert et certes, le succès d'enthousiasme qu'il a remporté lui était dû

tant pour le mécanisme prodigieusement étonnant dont il fait montre, que pour la beauté du son et l'interprétation sérieuse des auteurs.

Rappelé plusieurs fois par le public transporté, M. d'Albert nous a joué merveilleusement une suite de caricatures dont Litz a osé enluminer des motifs de *Don Juan* de Mozart, (ô profanation!) et une berceuse de Chopin.

Nous ne reprochons qu'une chose à ce virtuose hors ligne, c'est son choix de morceaux. Pourquoi toujours Chopin, Litz ou Rubinstein? Pourquoi pas Bach ou Beethoven?

Bien plus heureux, bien plus sérieux était celui de M. Engel qui aurait dû posséder un talent par trop extraordinaire pour ne pas être écrasé par celui de M. d'Albert. M. Engel a du reste le défaut si commun aux chanteurs; il se croit obligé de tronquer la mesure pour arriver à l'effet; c'est déplorable.

À part quelques défauts que nous analyserons dans un article spécial, l'orchestre a bien marché cette fois et nous en félicitons avec plaisir le Directeur.

Du moins si un local convenable a été mis à sa disposition, M. Radoux sait en profiter pour perfectionner ses classes d'orchestre et augmenter les répétitions malheureusement encore beaucoup trop peu nombreuses (question d'argent).

Grâce au bruit du public qui fuit, pendant le dernier morceau, nous n'avons pas entendu convenablement la *marche Hongroise* de Berlioz. Outre le manque de respect à l'égard des artistes que témoigne cet empressement, il est inutile.

Tout le monde partant cinq minutes plus tôt, arrive dans les couloirs en même temps et la cohue se produit aussi forte que si tout le monde était sorti cinq minutes plus tard.

GHS.

Le marchand d'oublies.

Avec un fracas sans pareil, la vieille, trop vieille bicoque s'écroula.

Quand fut retombée l'immense trombe de poussière surgie de sa ruine, on vit sortir des décombres un petit bonhomme, un gamin, les yeux larges de terreur.

La grenouille quittant son marais pour voir passer une chasse aux habits rouges doit garder de tels yeux écarquillés.

Un instant, l'enfant regarda les pans de murs tombés et le cercle des badauds accourus, puis tout pâle encore, il se sauva à grandes jambes.

Brusquement, comme ces lampes dont on descend la mèche, son intelligence venait de faiblir.

Echappé par miracle à quelque horrible écrasement, il gagna la nostalgie du plein air, il eut peur des plafonds!

Alors, il vécut Dieu sait où...

À quarante ans, il était marchand d'oublies.

Il s'annonçait par un cri inhumain, invraisemblable; les vitres tremblaient aux puissantes vibrations de sa voix.

C'était comme le mâle clairon de la pâtisserie.

En ce temps-là, j'étais enfant et glabre (combien touchant est ce détail!)

Je connaissais ce pâtissier errant.

Tous les jours il passait dans la petite rue où j'habitais et qui me paraissait si grande alors. Le matin avant l'école, retentissait son appel à la gourmandise: « hulôô!! archand d'oublies! »

Et si j'avais été sage la veille (ce qui m'est parfois arrivé) ma mère me payait pour un sous d'oublies.

Pendant un an, je le vis ainsi avec son tablier blanc, ses blanches manchettes et son grand panier.

Pauvre laid homme!

Vous ai-je dit qu'il était laid?

Laid à faire peur, l'œil cavernieux, les sourcils roux, le nez impossible, la bouche édentée, grimaçante, avec cela, une barbe en collier un cou trop maigre, des épaules pointues.

Un paradoxe humain, une injure à Dieu dont nous sommes l'image.

Les gamins de la rue l'appelaient Troppman.

Et il feignait de ne pas entendre, il passait tranquille, presque timide, lançant aux échos son cri, qui était comme une étrange prière: « Hulôô!! archand d'oublies?.. »

Je ne sais qui, un soir, place St-Jacques, après une brillante partie de « aux gendarmes-voleurs » gravement lança à l'adresse du pauvre marchand cette grosse calomnie: « Lui!.. il a tué sa femme! »

Il y avait parmi nous des enfants à l'âme craintive, de petits êtres innocents que l'idée d'un meurtre faisait frémir. Ils devinrent blancs de peur, et à l'unisson, comme des automates ils répétèrent : « Il a tué sa femme ! »

Cette odieuse calomnie fit du chemin dans le petit monde des écoliers. Nous en arrivâmes, moi tout le premier, à voir dans cet infortuné un monstre digne de la roue et des flammes éternelles.

Le lendemain de cette annonce à sensation je l'épiai au passage derrière ma fenêtre. A sa vue, j'eus comme un bon mouvement d'incrédulité, doublé, je l'avoue, d'un autre bon sentiment de gourmandise, les oublies chantaient dans son panier l'hymne de la miséricorde. Je faillis pardonner mais je fus fort, je n'achetai pas d'oublies : je crois que l'avenir me saura gré d'avoir été fort !

Le soupçon grandit en moi s'élevant vers la certitude.

Un dernier et subtil argument leva mes doutes : « Evidemment, me dis-je, un homme aussi laid doit avoir tué sa femme. »

Et je fus convaincu.

A partir de cet instant une chose me révolta : ce fut de voir un meurtrier se promener librement dans la ville.

Peu de temps après, je fis part à mes amis d'un projet ingénieux qui m'était venu tout à coup, sans efforts, comme une inspiration.

Voici, à peu près mes paroles :

« Puisque la magistrature dort, puisque M. Franquet (M. Franquet était agent de police) ne dit rien, la première fois que cet assassin-là mettra les pieds dans la rue, nous le lapiderons. »

Un enthousiasme indescriptible accueillit cette courte harangue.

.....

Le soleil, avec une adresse dont on doit lui savoir gré, est parvenu à éclairer le boyau de la rue où réunis nous attendons l'arrivée du St Etienne.

Il fait chaud et tranquille.

Soudain, un cri bien connu nous fait redresser :

« Hulôôô !!!... »

Nous prenons différentes attitudes guerrières.

Nos cœurs battent....

Personne ne se croit sans péché.

La victime avance, suant, résignée...

La voilà à vingt pas !

Nous nous regardons : « Lapidera... lapidera pas ! »

Mon voisin me dit : « Eh ! bien... tribun ? »

Je vois rouge ou plutôt je ne vois plus du tout, je lance un quart de brique mollement, au petit bonheur...

J'ai cassé les vitres d'un réverbère.

Mais c'est un signal.

Une grêle de pierres part en sifflant.

Le martyr s'arrête, deux grosses larmes tombent de ses yeux larges, larges de terreur.

Il s'enfuit... pour toujours !

Sa douce folie d'autrefois l'a repris, il a peur des plafonds et des pierres, comme sans doute l'enfant d'Eschyle avait peur des tortues et des aigles !

MELEK.

Théâtre du Gymnase.

La Fille du grand Mayeur est un drame de M. A. Delsemme, un concitoyen. Aussi hier a-t-on fait à l'auteur un succès d'estime.

Ce n'est pas que l'œuvre soit réellement mauvaise. L'idée primordiale a du corps, et sa mise à la scène ne dénote pas la main du premier venu.

Nous lui reprochons d'abord son manque d'unité. L'action apparaît très difficilement (nous parlons de l'action principale, celle qui inspira le titre de la pièce à l'écrivain) au milieu de scènes qui se suivent ou bien avec trop d'à-propos pour être réelles, ou bien à

une distance qui se laisse combler avec peine par l'imagination.

Point non plus de personnage marquant, concentrant sur lui une grande part de l'attention publique. Tous sont presque égaux devant le spectateur, et nous ne voyons pas plus à cause de cela même, la nécessité du titre : *la Fille du grand Mayeur* que celle du sous-titre : *le Sac de Liège*. Celui : *Jehan de Busigny* eût pu tout aussi bien convenir.

Nous disons cela parce que souvent des auteurs, par amour d'un titre qui sonne agréablement à leur oreille, s'efforcent en vain d'en faire sortir ce qui n'y est ordinairement point contenu.

Et que d'inconséquences dans le cours du drame. Pour nous borner aux plus apparentes, dans le second acte une femme a saisi d'importants secrets, et bénévolement elle se jette dans les griffes de son mari, Jehan de Busigny, qui a déjà tenté de l'empoisonner. Il lui donne un coup de poignard, et, chose assez étrange, elle échappe encore une seconde fois à la mort.

Au troisième acte on l'apporte sur la scène presque mourante, et quelques instants après elle parle avec une vigueur et une fertilité à laquelle on est loin de s'attendre.

A ce même acte, le mayeur, à qui l'on vient d'enlever sa fille, et Hugues de Franchimont, le fiancé, discutent longuement avant de s'élaner sur les traces des ravisseurs.

Ce sont de ces détails non observés qui, pour une bonne part, rendent une pièce languissante.

Le style a du bon, mais les répétitions abondent. Exemple : le mot astucieux dans le prologue et les oh ! mon Dieu ! dans toute l'œuvre.

L'exécution, hormis un ou deux rôles principaux, laisse à désirer ; c'était une première, il est vrai.

Ces critiques, nous nous donnons la peine de les faire dans le but d'encourager l'auteur. Ils nous eût certes été plus aisé et plus agréable de passer outre en disant simplement notre impression : satisfaisant.

Mais une critique sincère, et bien comprise par l'écrivain à qui elle s'adresse, produit incontestablement son effet.

SPHINX.

L'imprimerie Desoer publie un volume intitulé *L'Ardenne 1855-87*, dû à la plume d'un de nos plus spirituels concitoyens, qui se cache sous le pseudonyme de Copaponassard ; nous sommes certain à l'avance du succès de cette œuvre primesautière.

Bruxelles.

THÉÂTRES & CONCERTS.

Bruxelles, 16 janvier 1888.

Théâtre Royal de la Monnaie.

Gioconda! Gioconda! Gioconda!..... Oh ! quelle scie, grands Dieux ! Nous ne savons réellement quelle mouche a piqué MM. Dupont et Lapissida pour nous servir un mets aussi indigeste que l'œuvre de *Ponchielli*, en collaboration avec l'heureux auteur de *Méphistophèles*, M. Boito, auteur du livret, qui se cache sous le pseudonyme de *Gorris*.

Gioconda, quoi qu'on en dise, est un *four*, malgré sa luxueuse mise en scène. La pièce attire le gros public qui se laisse facilement prendre aux réclames des journaux, mais qui sort désappointé et jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus !

Ces réclames sont indignes d'un théâtre comme la Monnaie et nuisent à sa réputation artistique.

— On répète actuellement *Jocelyn*, grand opéra en 3 actes, de M. Benjamin Godard, livret de MM. Armand Sylvestre et V. Capoul. La direction a engagé pour cet ouvrage Mme

Rose Caron, dont on se rappelle les grands succès à la Monnaie. Elle créera le rôle de *Laurence*.

La pièce passera dans la première quinzaine de février. Les rôles principaux ont été distribués à MM. Engel, Seguin, Isnardon, Mmes Van Besten, Legault et Gandubert.

MM. Devis et Lynen sont occupés aux décors.

Avant cette première à sensation, nous aurons la reprise du *Caïd*, le joyeux opéra comique de M. Ambroise Thomas, et le même soir les premières représentations de : *Le diner de Madelon*, opéra comique en un acte de M. Leffèvre, et *Sylvia*, ballet en 2 actes de M. Léo Delibes.

On annonce aussi la première de *Le Roi l'a dit*, opéra comique en 3 actes de M. Léo Delibes.

— *Bonne nouvelle pour les Wagnériens!* — Le théâtre de la ville (théâtre Flamand et Wallon) vient d'être loué à une troupe allemande, en ce moment en représentation à Rotterdam, pour y jouer le répertoire de Wagner.

Voilà une bonne aubaine pour les Wagnériens de Belgique : le succès de cette entreprise est assuré.

— Les Wagnériens Anversois, auront la première de la tournée Wagnérienne.

Bravo et honneur aux artistes allemands ! Ils rendent à l'Art un service immense, car en ce moment, dans nos grands théâtres, on vise trop à la mise en scène, et l'on néglige la partie artistique. Les directeurs n'ont malheureusement en vue qu'une mesquine question d'argent. Nous savons bien qu'il ne faut pas n'avoir en vue que la question musicale et que l'exploitation d'un théâtre est difficile aujourd'hui, voire même ruineuse, mais pour ne citer qu'un exemple : *Gioconda* a-t-il une valeur artistique réelle ? Evidemment non ! N'y a-t-il donc plus un opéra à monter en ce moment ? Et *Le Roi de Lahore*, de Massenet, et *Otello*, de Verdi. *Patrie*, de Paladilhe, même, vaut mieux dans son ensemble, que l'œuvre de Ponchielli. Tous ces opéras pouvaient, comme *Gioconda*, être montés avec un grand luxe de mise en scène, puisque mise en scène il y a ! Les œuvres de Wagner, vont compenser les musiciens d'une année théâtrale médiocre, presque nulle. Anvers et Bruxelles leur offriront de véritables régals !

L'Alhambra prépare la première de la *Fauvette du Temple*, opéra-comique de M. Messager, chef d'orchestre de l'Eden de Paris. M. Messager écrit un divertissement nouveau pour ce théâtre.

La pièce a été jouée à Paris en 1886, et a eu plus de 150 représentations. — Ce chiffre fait fort bien augurer du succès de la pièce à Bruxelles. ZÉNON ÉTIENNE

Théâtre du GYMNASÉ.

Bureaux à 6 1/2 heures Rideau à 7 heures
Dimanche 22 janvier 1888.

La Fille du grand Mayeur, ou le sac de Liège, drame historiquement inédit en 5 actes, par M. A. Delsemme.

Nos Alliés, comédie en 3 actes, par M. Paul Moreau. — *La Mariée du mardi-gras*, folie-vaudeville en 3 actes, par MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust.

Lundi 23 janvier 1888.
La Fille du grand mayeur et *Les deux Orphelines*.

CASINO GRETRY.

Dimanche 22 janvier 1888, à 8 heures, au bénéfice de

M. FRANCOIS BILLON

[Réussir Général

GRAND BAL PARÉ, MASQUÉ ET TRAVESTI.

L'orchestre d'élite, sous la direction de M. G. Chaumont, exécutera les dernières nouveautés du répertoire.

Entrée générale : un franc par personne.

PAVILLON DE FLORE
Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.
DIMANCHE 22 JANVIER 1888.

LES BRACONNIERS

Opéra-comique en 3 actes, par MM. H. Chivot et A. Duru, musique de J. Offenbach.

1^{er} acte, La noce de Marcassou ; 2^e acte, Au Toupet d'Airain ; 3^e acte, Restamagnac.

Distribution : Marcassou, muletier, MM. Vally ; Lastecorière, gouverneur, Crétot ; Eléonore, Degranges, Bibés, braconnier, Ancelin ; Carmagnasse, barbier, Harlin ; Gabastou, aubergiste et braconnier, Raimbault ; Piérougue, braconnier, Thys ; Tartarin, braconnier, Harlin fil ; Fourcade, braconnier, Tack ; Palamos, garde-chasse, Vaillant ; Bibletto, Mesd. Perrouse ; Ginetta, Lafeuillade ; Carlas, Belini ; Frédéric, Crétot ; Catarina, Classis ; Henriot, Joséphine.

On commencera par :

LA BERGÈRE DES ALPES

Drame en 5 actes, de MM. Dennery et Desnoyer.

1^{er} acte, Le Saut du Loup, départ pour la montagne ; 2^e acte, l'avalanche, 3 mois sous la neige ; 3^e acte, l'arrêt paternel ; 4^e acte la fille de Jean Maurice ; 5^e acte, deux filles au lieu d'une.

Distribution : Le capitaine Duclos, MM. Classis ; Jean Maurice, Raimbault ; Fernand, Degrange ; Martin, aubergiste, Harlin fils ; le vieillard de St-Didier, Tack ; François, Galhausen ; Jérôme, Vaillant ; Hortensia, Mesd. Gilles-Raimbault ; Pauvrette, Stainville ; la duchesse, Leblond ; Léonie, Créto ; Thérèse, Belini.

Lundi 23, les deux grands succès du jour, *Tiens t'la Tati* revue, *Durand et Durand*, comédie nouvelle.

Jeudi 26, représentation au bénéfice de Mme Gilles-Raimbault, 2^e chanteuse D'esclauzas.

THÉÂTRE ROYAL DE LIEGE

Bureaux à 5 1/2 h. Rideau à 6 h.
Dimanche 22 Janvier 1888.

Les quatre premiers acte de *Hamlet*, grand opéra en 5 actes de MM. Barbier et Carré, musique de A. Thomas.

Bonsoir M. Pantalon, Opéra-comique en 1 acte, musique de A. Grisart.

La poudre aux yeux, Comédie en 2 actes, de Labiche.

Ordre : 1. La poudre aux yeux. 2. Hamlet. 3. Bonsoir M. Pantalon.

COMMUNE DE JEMEPPE.

Salle de la Société : la Fanfare de Jemeppe.

DIMANCHE 15 JANVIER 1888, à 7 1/2 h.
97^{me} représentation de l'immense succès

TATI L'PERRIQUI

Comédie-Vaudville en 3 actes, par E. Edouard Remouchamps.

Médaille d'or au concours de la Société de Littérature wallonne (1885).

Tati, perriqui, MM. T. Quintin. Tonton, sour da Tati, J. Lambremont. Nonor, nê-tieu d'canal, neveu da Tati, L. Ansay. Largosse, tambour major de l'gard'civiique, camarade da Tati, V. Raskin. Matrognard, maïsse di scole sins pièce, cande da Tati. Babylone, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Nicolai. Bietmé, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Van Essen. Peneie, marchand d'cuïs et d'losses, A. Nondonfaz. Michi, metteu d'boites, J. Nicolai. In'ap'prindisse imprimeur, Philippe. Prumi wésin, J. Garray. Deuzinme wésin, Rouma. Treuzinme wésin, Laurent. Quatrinme wésin, Léon. Gêtrou, marchande di ramons es monceur da Peneie, Mmes Joachims-Marsart. Mareie, siervante de wésinège, Heusy.

INTERMEDE WALLON
par M. Quintin, Ansay, Nicolai, Van Essen, et V. Raskin.

LES AMOURS DA GÈRA

Comédie en 2 actes par Ed. Remouchamps.

Jacob, maïsse coti, MM. J. Nicolai. Louise, feie da Jacob, Mme Joachims. Victor, jônai de l'vieie, amoureux da Louise, Ansay. Géra, vârlèt da Jacob, T. Quintin. Babette, siervante da Jacob et monceur da Géra, Mme Heusy. Mareie Crochet, tapeuse di quarjeus, J. Lambremont.

Ordre du spectacle :
1. Les Amours da Géra. 2. Tati l'Perriqui. 3. Intermède.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

COMPAGNIE

DES

Propriétaires Réunis

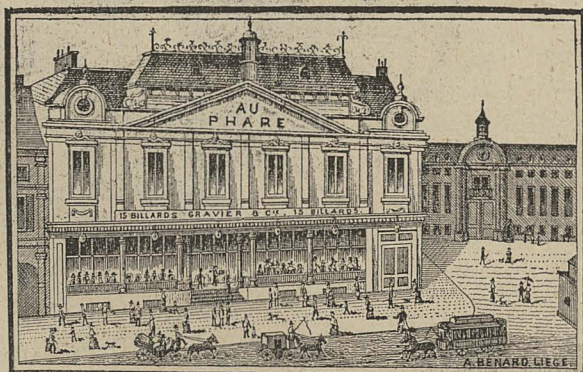
pour l'assurance à primes contre l'incendie

AGENT PRINCIPAL

A. DEPAS, Liège.

64, rue-Hocheporte.

AUPHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE, PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Editeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CLICHERIE · GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

GANTS SUR MESURE

J.-E. VERGNES, Fabricant

14, Passage-Lemonnier, Liège.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.

Une Idée GUGUSS!

